
Rabelais

1494 (?) - 1553 (?)



François Rabelais
lisant, dessin
anonyme du
début du XVII^e s.
(Paris, Musée
Carnavalet.)

L'auteur des chroniques drôles et gaillardes de *Pantagruel* et *Gargantua* est un homme complexe, d'une personnalité à multiples facettes. Qui est François Rabelais ? Un moine humaniste (voir p. 171) plus ou moins en rupture avec l'autorité religieuse, un médecin unanimement reconnu, l'un des écrivains les plus importants de notre histoire.

Une riche formation

Rabelais est d'abord moine. Né en 1494 (?) à Chinon, en Touraine, dans une famille d'avocats, il entre dès 1510 comme novice chez les Franciscains, pour y être reçu moine en 1520. C'est sans doute le goût des études qui l'a mené dans cette voie, car dès cette époque, il fréquente un cercle érudit de juristes, entretient une correspondance avec Budé (voir p. 137), et se passionne pour le grec. Il a déjà écrit une traduction de l'historien grec Hérodote lorsqu'en 1523 ses supérieurs lui suppriment ses livres grecs ; en cela, ils obéissaient à la Sorbonne, autorité religieuse et universitaire, qu'inquiétait la parution d'un commentaire d'Érasme (voir p. 196) sur le texte grec des Évangiles : les théologiens de la Sorbonne recommandaient d'interdire la lecture des livres grecs pour éviter trop d'interrogations nouvelles ! Mais ce n'est pas du goût de Rabelais, qui quitte son ordre pour celui des Bénédictins, afin de pouvoir continuer ses études.

Son nouveau couvent est en Poitou. Il se lie avec l'évêque, qui l'emmène dans ses déplacements ; l'étudiant découvre ainsi les hommes, tout en suivant les cours de droit de la faculté de Poitiers. Bientôt, il prend une autre voie, abandonne le droit pour la médecine, étudie à Paris puis à Montpellier où il est reçu bachelier (grade qu'on obtient à l'université) en 1530. Là, il donne un cours sur Hippocrate, éminent médecin grec de l'Antiquité dont il explique les traités grâce à sa connaissance de la langue grecque, sans recourir aux commentaires habituels en latin. Entre-temps, il a abandonné son habit bénédictin et il est devenu père de deux enfants, situation qu'il lui faudra clarifier !

Une triple carrière

Rabelais est en même temps médecin, traducteur et écrivain. Il est médecin à Lyon mais, comme les grands humanistes de son temps, il désire faire connaître les textes anciens ; pour cela, il publie une traduction d'Hippocrate et celle d'un autre ouvrage médical latin. Cette même année 1532, il fait paraître sous l'anagramme *Alcofribas Nasier*, bâti sur son nom François Rabelais, le *Pantagruel*, récit des hauts faits peu sérieux d'un géant aux appétits

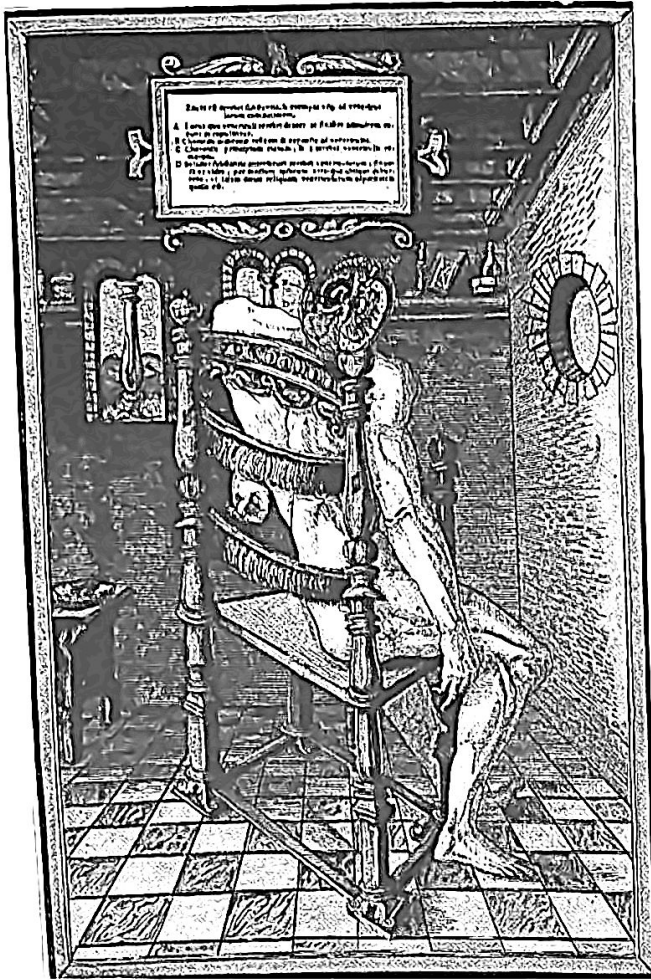


Planche extraite du *De Dissectione partium corporis humani...* de C. Estienne édité à Paris en 1545.

joyeux. Le succès est immédiat, mais la Sorbonne condamne le livre pour obscénité. En ces mêmes années, il devient médecin particulier de l'évêque de Paris, Jean Du Bellay (cousin du poète), qu'il accompagne à Rome : rêve de tout humaniste, il parcourt la Rome antique, dont il éditera une *Topographie* en 1534. Entre deux voyages en Italie, il publie à Lyon *Gargantua* (1534 ou 1535), histoire du père de Pantagruel, qui connaît le même succès.

Voilà donc un auteur dont les livres sont censurés par les théologiens, mais qui est médecin personnel d'un évêque ; voilà un homme dont le pape accepte de reconnaître les deux enfants naturels comme légitimes ; voilà un moine que le pape accepte de réintégrer dans l'ordre bénédictin, avec l'autorisation de poursuivre la médecine, à l'exception de la chirurgie¹ ! Rabelais choisit le couvent de Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris, que dirige Jean Du Bellay, mais il n'y reste guère puisqu'en 1537 il est à nouveau à Montpellier ; là, il obtient le grade de docteur en médecine. Autre fait étonnant : alors que ses deux premiers ouvrages sont censurés en 1543, il peut publier le *Tiers Livre* en 1546, après avoir obtenu du roi l'autorisation de le faire imprimer ; on reconnaît là le signe des oppositions violentes qui existent entre l'autorité théologique de l'université de la Sorbonne et le pouvoir royal. Bien sûr, ce troisième ouvrage est lui aussi condamné par les théologiens.

En 1547, il accompagne de nouveau Jean Du Bellay en Italie, remettant à son libraire, en passant à Lyon, onze chapitres du *Quart Livre*, qui paraissent en 1548, et qu'il achève en 1550, de retour à Saint-Maur-des-Fossés. A la fin de sa vie, il vit des bénéfices que lui versent deux établissements religieux ; Jean Du Bellay lui avait assuré ces revenus pour le mettre à l'abri du besoin. Lorsque paraît le *Quart Livre*, en 1552, les théologiens à nouveau le condamnent, mais le Parlement cette fois refuse de le censurer.

Rabelais meurt à Paris, en 1553 ou en 1554. Le *Cinquième Livre*, dont l'authenticité n'est pas assurée, paraît en partie en 1562, en entier en 1564.

Une figure à part

Catholique condamné systématiquement par la Sorbonne, Rabelais l'est aussi par Calvin, dans un sermon de 1555 ; humaniste d'une culture étonnante, proche des milieux évangélistes (les réformateurs qui ne veulent pas rompre avec Rome, et que la famille royale soutient), il occupe dans l'univers intellectuel de la Renaissance une place à part : le discours humaniste s'entend à travers le rire franc qui ravit le public. Rappelons le célèbre texte « Aux Lecteurs » qui débute *Gargantua* :

1. La chirurgie, la dissection, qu'il pratiquera pourtant, sont suspectes aux yeux de l'Église : on craint de blesser l'âme, en ouvrant le corps, et, plus fondamentalement, on craint de voir remises en cause les affirmations traditionnelles (et livresques) sur les mécanismes corporels.

40 — l'affirment, rendant l'étymologie de vin, et disent en grec οἶνος être comme *vis*¹, force, puissance, parce qu'il emplit l'âme de toute vérité, tout savoir et toute philosophie. Si avez noté ce qu'est en lettres ioniques² écrit dessus la porte du temple, vous avez pu entendre que en vin est vérité cachée. La Dive Bouteille³ vous y envoie, soyez vous-mêmes interprètes de votre entreprise⁴.

— Possible n'est, dit Pantagruel, mieux dire que fait cette vénérable pontife⁵. Autant vous en dis-je, lorsqu'au commencement m'en parlatés⁶. *Trinch* donc !

François Rabelais, *Cinquième Livre*, chap. 45 (orthographe modernisée), Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, Paris, 1978, p. 882.

Pour préparer l'étude du texte

1. Relevez tous les détails qui donnent à cet extrait l'aspect d'un épisode prophétique sérieux (décor, vocabulaire, formules...).
2. « Boire est le propre de l'homme » : étudiez l'éloge du vin fait ici, et cherchez dans d'autres extraits de Rabelais ce qui annonce une telle conclusion.

Synthèse

Une œuvre au cœur de l'humanisme

La connaissance

A travers Pantagruel et Gargantua, Rabelais peint l'idéal d'une connaissance universelle à son époque : une connaissance touchant tous les temps (histoire, langues anciennes donc pensée antique) et tous les domaines (géographie, botanique, sciences naturelles...). La connaissance de la nature occupe une place particulière dans son programme : Rabelais est médecin, et ses études l'ont conduit à observer le corps humain (anatomie, dissection) ; d'autre part, en revenant aux textes antiques, par-delà le Moyen Âge qui réfléchissait sur la métaphysique, c'est-à-dire sur les causes et les principes abstraits qui régissent le monde, Rabelais retrouve le goût de l'observation concrète des faits physiques, géographiques, botaniques qui caractérise les auteurs latins. Il faut donc connaître et suivre la nature, et non la mutiler en l'homme (rythme naturel de l'éducation, de la vie à Thélème).

L'action

Rabelais décrit un programme d'éducation qui puisse amener un prince humaniste à l'exercice du pouvoir. Les tâches royales sont plus étendues qu'elles ne l'étaient dans les conceptions politiques du Moyen Âge : Gargantua conduit son armée, mais organise aussi l'abbaye de Thélème, signe d'une époque où n'existe plus un pouvoir religieux reconnu de tous : parce que Rabelais critique les cadres de l'Église, toute hiérarchie ecclésiastique sera absente de Thélème ; c'est le souverain qui fonde l'abbaye et en établit le règlement. Après la guerre défensive qu'il a menée (car le roi doit protéger son royaume), Gargantua organise le pays vaincu sans l'annexer ni le piller : c'est là le devoir d'un souverain responsable et pacifique.

Les questions économiques ne sont pas oubliées. Dans son enfance, le futur roi visite les artisans ; dans un autre épisode, Panurge discute avec Pantagruel des dettes : le souverain est aussi responsable de l'économie de son pays. Ainsi, l'éducation humaniste tend vers une fin tout à fait pratique, l'exercice du pouvoir, l'organisation du royaume. Le discours pédagogique n'est pas clos sur lui-même : il forme les futurs acteurs de la société qu'espère la Renaissance.

1. Les philosophes disent que οἶνος en grec ressemble au mot latin *vis* qui signifie la force. — 2. Grecques. — 3. La Dive Bouteille est l'oracle que Panurge et ses amis sont allés consulter. — 4. En buvant, ils deviendront aptes à faire des oracles eux-mêmes concernant leur entreprise, et à les comprendre. — 5. Nom donné à une personne de haut rang dans l'Église. — 6. Allusion au début du voyage entrepris par Panurge et ses amis.

La religion

Rabelais fait dans son œuvre la satire du catholicisme (attitude coupée du monde, vénération des reliques, hypocrisie, voir p. 197, goût pour la dispute et l'obscurantisme, voir p. 191). Cependant il donne une forte instruction religieuse à ses héros, qui prend sa source dans la lecture des textes sacrés. Qu'on ne s'y trompe pas : c'est là une position bien nouvelle ! C'est celle des Évangélistes, premiers réformateurs de l'Église autour d'Érasme et de Marguerite de Navarre (à laquelle est dédié le *Tiers Livre*). Ils prônent la connaissance exacte des textes bibliques (soit par une lecture personnelle du grec et du latin, soit par la vulgarisation de ces textes en français), le détachement des biens matériels dans l'Église, l'abandon du culte des saints et une plus grande liberté par rapport à Rome ; c'est ce que transmet Rabelais grâce à divers épisodes : l'éducation du prince, la harangue ridicule de Janotus de Bragmardo, la fondation de Thélème.

Le bonheur d'écrire

Délivrer un message

En choisissant pour héros des géants, Rabelais peut grossir ses effets, et ainsi rendre plus évident son message. On le voit particulièrement dans les épisodes guerriers : l'absurdité de certaines situations, due au gigantisme (voir p. 203), souligne l'absurdité générale des hommes se faisant la guerre. De même, l'énormité de ce que mange le géant nouveau-né est un hymne démesuré à la joie de vivre qui doit entourer une naissance.

D'autre part, Rabelais aime symboliser ses idées pour leur donner plus de force ; ainsi, Gargantua et Pantagruel représentent le prince humaniste ; Janotus de Bragmardo (voir p. 191) symbolise à lui seul la sottise de la Sorbonne ; Picrochole évoque la folie des conquêtes ; les dettes dont Panurge fait l'éloge représentent le principe d'interdépendance dans la nature (voir p. 208)... Rabelais ne cherche pas à créer beaucoup de personnages ; le grossissement et le symbolisme compensent la multiplicité des épisodes en garantissant l'efficacité du message.

Dire la joie de vivre

Rabelais n'épargne au lecteur aucune fantaisie pour créer le comique. Lorsqu'il compare le jeune Pantagruel prisonnier de son berceau à une monstrueuse tortue (voir p. 176), lorsqu'il raconte les hauts faits de Panurge (voir p. 180), sans doute inspirés de quelques plaisanteries d'étudiants, lorsqu'il pousse la logique du gigantisme jusqu'à faire pénétrer le narrateur (c'est-à-dire lui-même !) dans la bouche de Pantagruel (voir p. 184), à chaque fois qu'une pure fantaisie préside à la naissance d'un épisode, on peut penser que Rabelais affirme ainsi que tout est bon, même ce qui paraît le plus fou, pour faire rire le lecteur. Et puisque, grâce au rire, Rabelais veut délivrer un message sérieux — affirmer sa foi en l'humanisme, ou affirmer qu'il faut goûter la joie de vivre —, cette fantaisie se met au service des idées les plus sérieuses.

Dans le même sens se comprend la grossièreté du texte : tout langage est bon, même le plus fou, même le plus cru, s'il fait rire et réagir le lecteur ; la joie de vivre, c'est d'abord celle du corps, des appétits humains, qu'il faut dire dans le langage qui est le leur : dire les plaisirs du corps, c'est respecter la nature de l'homme.

Jouer avec les mots

Rabelais s'amuse à écrire, et le lecteur le sent à la lecture. Il cultive les jeux de mots, en forgeant, par exemple, les noms des personnages ; il aime accumuler des synonymes, non pas pour préciser un sens, mais pour donner plus de couleur au texte, comme il joue aussi avec les énumérations (voir p. 199 la litanie des saints) ; il emprunte à tous les registres de langue : médical, juridique, pédagogique, paysan, érudit, grossier, populaire (dictons et proverbes).

Il sait pasticher quand il le faut tel ou tel discours ; ce jeu est à la fois efficace pour créer le comique (voir p. 191) ou l'horreur (voir p. 201), et gratuit : il se justifie lui-même dans le bonheur d'écrire, pour l'auteur, et celui de lire, pour nous.

Une œuvre ambiguë ?

Deux types de lecteurs

Les épisodes de chacune des œuvres ne s'enchaînent pas directement comme nous y sommes habitués dans le roman classique. En effet, Rabelais compose pour deux types de public. D'une part, pour un public populaire qui aime les *Chroniques gargantuines* (grand succès de librairie) et les romans de chevalerie ; le schéma de l'histoire est toujours le même, les héros ne sont pas originaux, le dénouement est attendu : d'où une suite d'aventures que Rabelais ne prend pas la peine de relier vraiment entre elles ; il écrit telle aventure à Paris, telle autre ailleurs, passe d'un héros à l'autre... sans ménager de transition ; parfois même, un personnage mort réapparaît, ou le géant change de taille entre deux épisodes.

Mais Rabelais s'adresse aussi à un public d'humanistes lettrés : pour eux, il donne une organisation temporelle au récit, qui n'existait pas jusqu'alors ; c'est ainsi qu'il fait se succéder des épisodes qui s'échelonnent dans le cours de l'éducation d'un prince, de sa naissance à sa maturité (naissance, éducation, expérience guerrière, gouvernement).

Une signification ouverte

Nous ne comprenons pas toujours clairement les desseins des auteurs du XVI^e siècle, et il peut nous sembler que Rabelais hésite, ou évolue dans son projet. Qu'en est-il vraiment ? Si l'on comprend le lien entre *Pantagruel* et *Gargantua*, c'est-à-dire la volonté de raconter l'éducation d'un prince humaniste, on s'étonne qu'à partir du *Tiers Livre*, Pantagruel, le prince, suive Panurge, le mauvais garçon, dans ses aventures au lieu de rester pour gouverner son royaume ; déjà, frère Jean quittait Thélème, pourtant fondée pour lui, afin de suivre lui aussi Panurge.

Panurge représente l'inverse du prince humaniste ; il a tout appris sur les routes, parmi les hommes, (et pas toujours parmi les plus recommandables) ; son habileté lui sert à tout, à inventer des ruses, à tromper les gens (voir p. 180)... En suivant ce personnage, Rabelais satisfait-il un autre public qui attend un monde moins ordonné par Dieu et la raison, mais plus familier et amusant ? Cependant il ne faut pas oublier que le contexte historique a changé entre les premières et les dernières œuvres : si on a pu, un temps, croire que le gouvernement de paix et de raison dont rêvaient les humanistes allaient apparaître, on s'est vite rendu à l'évidence : les tensions religieuses risquaient de détruire l'idéal humaniste. Rabelais se réfugie-t-il dans la fantaisie, la pure invention intellectuelle à partir du *Tiers Livre* ? On peut expliquer ainsi certaines différences d'écriture entre *Pantagruel*, *Gargantua*, et les œuvres suivantes.

On peut donc voir dans l'œuvre de Rabelais non seulement une réflexion humaniste, mais aussi la critique d'une réflexion humaniste qui se prendrait trop au sérieux. Dans le rire de Rabelais, il y a à la fois l'expression de la jeune Renaissance, confiante dans son idéal et dans son programme, et celle des doutes qui déjà s'emparent des écrivains ; mais il y a avant tout l'expression d'une gaieté toute terrestre, d'une joie de vivre quotidienne qu'on retrouve chez les autres conteurs du temps.